

Zeitschrift: Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Schulgesundheitspflege
= Annales de la Société Suisse d'Hygiène Scolaire

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Schulgesundheitspflege

Band: 21/1920 (1920)

Artikel: Le problème de l'enseignement sexuel

Autor: Chable, Robert E.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-91321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

IV.

Le problème de l'enseignement sexuel*)

par le

Dr. Robert E. Chable, Privat-Docent à l'Université de Neuchâtel.

Tout médecin rencontre parfois dans sa clientèle un malade qui lui dit à peu près ces mots: «Il y a longtemps que je souffre, j'ai supporté, en pensant que cela passerait, maintenant je n'en puis plus, docteur, soignez-moi, je veux guérir!»

Le genre humain est ce malade qui, surtout depuis que la guerre a bouleversé la vie d'une grande partie de ses ressortissants, assiste aux progrès de son mal, aussi vieux qu'elle, il est vrai: l'immoralité sexuelle et ses conséquences inévitables, les maladies vénériennes. Par l'organe de ceux d'entre les hommes qui perçoivent à travers le chaos de ses vices, de ses faiblesses de toutes sortes une évolution vers le bien, il aspire à plus de propreté, d'ordre et de santé, à une restitution à l'état normal de ses mœurs, et de l'instinct merveilleux qui le pousse à perpétuer l'espèce. Ce n'est pas que depuis fort longtemps déjà l'on n'ait cherché à porter remède à ce mal si tenace. Tout au long du dernier siècle, l'on a vu les moralistes et les ecclésiastiques, au nom de la morale et de la religion, par des discours et des écrits, s'élever en idéalistes de la pureté contre la dissolution des mœurs. D'autre part, ce fut le réalisme trop étroit des hygiénistes et des autorités de police sanitaire qui, par les mesures que l'on sait, tentaient d'enrayer le péril vénérien. Quels qu'aient été ces efforts, il semble que leur efficacité ne fut pas ce que l'on en attendait; les mœurs ont décliné de plus en plus et, cela va de soi, les maladies vénériennes se

*) Leçon d'ouverture du cours d'hygiène et de pédagogie sexuelles. Faite à Neuchâtel, le 25 avril 1920.

sont propagées partout. Il manquait donc quelque chose pour que ces remèdes procurassent le soulagement tant désiré; il manquait la connaissance exacte du mal, de ses causes et de ses symptômes; il fallait être parfaitement renseigné sur la nature, le fonctionnement de l'appareil sexuel et ses divers attributs et sur le rôle qu'il joue dans la vie de l'individu et de la société. L'on s'est mis à l'étude et des médecins surtout ont rassemblé des faits, des observations et des expériences pour fonder une science spéciale, la science des sexes, ou bien, comme l'appelle un de ses pionniers, la sexologie. Cette science, que j'hésite à classer parmi les sciences médicales, tant ses racines s'en vont puiser dans les domaines les plus divers, comprend l'étude du sexe, son anatomie et la physiologie, son rôle physique, moral et social, son hygiène et ses maladies. Elle est la base sans laquelle toutes nos tentatives d'améliorer l'état présent de dérèglement sexuel sont vaines. Grâce à elle, l'imprécision de cet idéalisme nuageux et inefficace dont s'inspirent tant de livres et de brochures bien intentionnés, sera remplacé par l'exactitude la plus rigoureuse, et les préjugés, les idées fausses, les absurdités qui circulent dans le monde sous la forme d'axiomes et de formules commodes, s'effaceront à la lumière de la seule vérité scientifique.

Sans plus m'attarder à vous faire entrevoir le grand progrès obtenu par la fondation de cette science qui fera l'objet du cours que j'ai l'honneur d'inaugurer aujourd'hui, j'ai hâte d'aborder le sujet que je désire développer et dont la substance n'est qu'un chapitre spécial de la sexologie.

Je déclare dès le début, que je ne traiterai que d'une partie de la pédagogie sexuelle, soit l'enseignement, l'instruction. A mon avis, c'est la moins importante, car, dans ce domaine aux répercussions psychiques multiples, l'éducation du caractère, des facultés intellectuelles et morales doit avoir la première place.

Le principe de l'enseignement sexuel est admis sans réserve par tous ceux qui ont étudié la question. S'il existe quelques divergences d'opinion, elles ne concernent que des points de détail que je n'ai pas à soulever ici. Il en est autre cependant du public et spécialement des principaux intéressés, les parents et le corps enseignant, qui bien souvent, à la seule mention d'enseignement sexuel, se retranchent derrière une foule

de prétextes fort respectables, mais chancelants, pour l'attaquer avec une vivacité peu réfléchie. Un certain nombre, cependant, reconnaît la nécessité de cette éducation, mais la chose leur apparaît si délicate et si hérissée de périls qu'ils préfèrent ne pas y songer. Toutefois, nous devons obtenir une solution et j'ai choisi de vous présenter la question sous la forme d'un problème dont nous étudierons les données et chercherons à résoudre quelques-uns de ses points essentiels.

Pourquoi et dans quel but devons-nous donner un enseignement sexuel à la jeunesse?

Jusqu'à nos jours, il était d'usage d'éviter toute allusion, toute explication relative à la vie sexuelle et de répondre à la curiosité des enfants par des phrases évasives, ou de leur farcir l'imagination des contes bien connus de l'ange, du chou ou de la cigogne. On estimait que ce silence sur un domaine jugé arbitrairement impur et sale, devait faire partie de toute bonne éducation et l'on pensait aussi garantir la pureté des mœurs et la pudeur. On avait raison, mais en partie seulement. La simplicité de la vie d'autrefois, la vie de famille cultivée avec amour, même dans les grandes villes, les communications restreintes d'un endroit à un autre maintenaient facilement la vie sexuelle dans ses limites normales. J'enfoncerai certainement une porte ouverte en vous montrant qu'il n'en est plus ainsi aujourd'hui. La civilisation, s'il faut entendre par ce terme le bouleversement intense apporté dans nos mœurs par les progrès inouïs et rapide de l'industrie et des sciences, a eu pour conséquence la démoralisation, l'augmentation de la prostitution, partant une énorme propagation des maladies vénériennes. Cet état de choses s'est établi plus spécialement dans la jeunesse. Un nombre insoupçonné de jeunes gens et de jeunes filles de 10—20 ans sont contaminés avant d'avoir terminé leur croissance à un moment où toutes leurs forces physiques et morales sont nécessaires au perfectionnement de leur organisme et de leur caractère. Et la cause première de ce phénomène est l'ignorance qui règne parmi cette jeunesse, à l'âge où l'instinct fait sa première apparition, et cette ignorance est le résultat d'une éducation défectueuse parce qu'elle est incomplète. Par conséquent, en présence du changement des mœurs dont l'influence se fait sentir si particulièrement dans le domaine sexuel, en

présence du danger qui, de ce fait, menace notre jeunesse et dès lors l'avenir de la civilisation et de la société, il est de notre devoir *social* et *hygiénique* de procurer à nos enfants les connaissances qui leur permettront de se conduire normalement dans la vie. Mais ce n'est pas une nécessité sociale seulement. Chacun sait l'importance du rôle que joue notre instinct sexuel et son hygiène sur le caractère, le moral de l'individu; l'éducation qui situera cet instinct à la place qu'il doit occuper est une *nécessité d'ordre moral*. Enfin, puisque tout ce qui concerne le sexe, ses impulsions, son fonctionnement constitue un phénomène physiologique puissant et troublant, et cela précisément dans le jeune âge, l'enseignement sexuel est une *nécessité physiologique*.

Mais les parents ont tout particulièrement à cœur l'innocence de leurs enfants, la chasteté et la pureté de leurs pensées et de leurs actes, et ils craignent qu'en leur dévoilant la vérité, on ne ternisse le pur miroir de leur âme, on ne froisse leur tendre pudeur. Ce préjugé a pris racine dans l'opinion générale qui considère le domaine sexuel comme un sujet mal-propre et obscène, opinion d'où est née une pruderie ridicule. Il faut en voir l'origine dans une tradition recueillie de l'Eglise primitive où le péché de la chair, voué à l'abomination, s'est étendu à tout le domaine sexuel. Or, il n'est rien de si naturellement beau qu'un phénomène qui domine l'existence de la nature entière et dont l'effet est la perpétuation de l'espèce. Nous l'admirons chez la plante, dont la fleur nous remplit d'étonnement, nous le dénigrons chez l'homme, le roi de la création qui en a fait un sujet de raillerie ou de dégoût. La pudeur, instinct essentiellement humain, n'est-elle pas l'indice que notre sexe tient une place à part, en dehors de la vie habituelle, basse et matérielle, et doit régner plus haut, dans les sphères élevées où l'amour nous transporte? Il est donc faux de croire que l'instruction sexuelle de l'enfant, envisagée à ce point de vue, naturel et pur, empoisonnerait son âme et l'entraînerait aux pires dérèglements. Une innocence fondée sur l'ignorance n'a aucune valeur pratique, elle est même funeste, ainsi que le montre chaque jour l'expérience médicale. Le silence, loin de purifier les mœurs, est bien au contraire le moyen d'activer leur dissolution.

Cependant, on me citera des exemples où des tentatives d'enseignement sexuel ont eu lieu et dont les conséquences furent désastreuses. On citera tel livre ou telle brochure qui, au lieu d'apaiser un instinct naissant et de le remettre en place, n'ont fait que l'attiser et le fourvoyer. A qui la faute? Certes pas à la matière traitée, mais à l'orateur qui n'a pas su s'y prendre, à l'auteur qui n'a pas su faire comprendre et c'est là un point important que nous reprendrons tout à l'heure. Mais puisque nous en sommes aux exemples, permettez-moi d'en citer à mon tour, deux seulement qui illustreront la vraie manière. Le Prof. Heim, de Zurich, nous raconte qu'un jour il entreprit d'enseigner à son neveu, âgé de 8 ans, le phénomène de la naissance. La brève leçon finie, l'enfant parut perplexe, les yeux fixes, et son attitude dénotait qu'il se faisait dans sa pensée un travail intense. Puis, soudain, son visage s'éclaircit et il s'élance vers sa mère, assise à l'autre bout de la chambre et spontanément lui dit: «Merci maman de m'avoir mis au monde». J'ai connu autrefois deux garçons de 9 et 11 ans à qui leur mère avait peu à peu montré la vie sexuelle et ses conséquences; ils n'en parlaient que peu, mais toujours avec un naturel et une franchise parfaits, bien qu'à part cela ils ne fussent rien moins que bien élevés. Un jour, le plus jeune dit à sa mère: «N'est-ce pas, Madame une telle aura bientôt un bébé? — Oui. — La pauvre! Pourquoi! — Parce qu'elle va souffrir! — Reconnaissance d'une part, pitié de l'autre, voilà certes pas des signes de démoralisation précoce. Qu'il s'agisse de la naissance seulement ou de tout ce qui concerne le sexe et ses manifestations, l'enfant, dont l'imagination n'a pas encore été faussée, ne retirera d'un enseignement bien fait que des sentiments purs et généreux. En regard, je veux vous citer la réponse que me fit une mère à qui je parlais de cette éducation et qui me dit: «Lorsque j'ai appris que j'ai été mise au monde par ma mère, cela m'a profondément dégoutée.»

Pourquoi ce dégoût chez une femme censée être innocente? Tout simplement parce que cette innocence n'existe pas, mais est remplacée par des rudiments de connaissances toutes aussi absurdes et obscènes les unes que les autres, résultat de conversations entre camarades perverses et polissonnes ou de rancarts grossiers de domestiques et de bonnes d'enfants, ou

simplement de l'influence des milieux où de nos jours la plus simple décence et la pudeur n'existent pas. Et cela nous indique une raison de plus d'enseigner à nos enfants la vraie signification de leur sexe. C'est une grande illusion des parents de croire que leurs fils ou leurs filles qui fréquentent les écoles publiques, qui s'attardent en rentrant chez eux devant les kiosques et les devantures de magasins, conservent, sous leur apparence candide, l'ignorance des phénomènes sexuels. Ils oublient trop facilement, ces parents, le temps où ils étaient eux-mêmes des écoliers curieux et troublés par le mystère de la naissance, du mariage et de l'amour, cherchant auprès de camarades ignoblement avisés, la réponse aux questions que leur père ou mère avaient toujours éludées. Il n'est pire situation dans la famille que le manque de confiance entre les parents et les enfants. Or, c'est ce qui arrive fatalement, du moins pour ce qui concerne le domaine si important de la vie sexuelle. Le jeune homme, la jeune fille atteindront l'âge où l'instinct les talonnera selon leur tempérament plus ou moins nerveux et excitable, selon les milieux où ils seront appelés à vivre, mais ils seront tout seuls, sans personne à qui confier leurs troubles, pas même à leurs parents qui ont commencé par les tromper en leur racontant des fables, puis les ont fait taire s'ils posaient des questions. Une partie de l'existence de leurs enfants sera toujours ignorée, insoupçonnée, une partie qui, d'après ce que nous savons des circonstances actuelles, peut avoir une influence capitale sur l'avenir.

Vous pourriez m'objecter que l'éducation générale, l'éducation religieuse, la culture des qualités morales par excellence, de la volonté, le sentiment des responsabilités, la surveillance des relations et des amitiés, suffiraient amplement à maintenir les jeunes gens dans la voie que la nature et la morale exigent et qu'il est inutile d'attirer l'attention sur un sujet dont ils n'ont à faire, puisque l'excellence de leur caractère les met à l'abri des tentations. Je suis persuadé qu'un grand nombre de jeunes gens sont restés chastes, bien qu'ils n'aient jamais reçu une instruction quelconque sur leur appareil sexuel et son fonctionnement, et cela grâce à l'idéal religieux, philosophique ou éthique qui les guida dans la vie, ou parce que leur instinct ne s'est développé que tardivement, permettant ainsi aux belles

années de la jeunesse de s'épanouir dans leur plénitude. Je suis persuadé aussi qu'ils forment une minorité très restreinte, dont nous n'avons pas à tenir compte. Une enquête faite parmi des jeunes gens appartenant à une association religieuse de Neuchâtel, a relevé qu'un seul de ses membres sur 80 avait reçu de ses parents un enseignement sexuel; les autres le réclamaient à grands cris. Or ces esprits supérieurs, ces âmes trempées d'idéal sont bien plus aptes que n'importe qui à être instruits des lois du sexe.

Je n'ai parlé jusqu'ici que d'un point de vue tout à fait général; il me reste encore à vous signaler un sujet spécial qui mériterait à lui seul que l'on fasse table rase des préjugés en cours, et que l'on entreprenne sans plus tarder l'enseignement sexuel de la jeunesse. La grande majorité des jeunes gens et des jeunes filles, avant même qu'ils aient atteint l'âge où leur sexe manifeste ses appétits, s'adonne au vice solitaire, à l'onanisme. En effet, des statistiques, des enquêtes faites dans plusieurs pays, y compris le nôtre, dans les milieux les plus divers: classes primaires et supérieures, apprentis et gymnasiens ont montré que le 90% des garçons, un peu moins des filles, se masturbent au moins pendant une certaine période de leur adolescence. On a certes beaucoup exagéré le danger physique de ce vice; il n'est pas moins vrai que ses effets sur le système nerveux, l'intelligence et le caractère, sur la vie morale de l'individu et sur le fonctionnement de ses organes génitaux, peuvent être graves et laisser des traces ineffaçables durant toute l'existence. Que l'on se représente ce que signifie le fait que le 90 % des jeunes gens sont victimes de l'onanisme, alors qu'ils sont encore ces êtres fragiles, sur les bancs de l'école, où ils ont besoin de l'intégrité de leurs facultés intellectuelles, et d'un système nerveux capable de résister aux fatigues du programme scolaire; à l'âge où tout doit contribuer à fortifier cet organisme en pleine croissance, où le moindre choc peut faire rompre l'équilibre qui ne se remettra plus de toute la vie. Qui est fautif? Est-ce l'enfant, ignorant le mal qu'il se fait, sans arme pour le combattre, parce qu'on ne l'a jamais averti; ou bien l'éducateur qui ne sait remettre les choses en place que par une taloche bien appliquée? Quelle ironie!» a pu dire Meirowsky, «les parents et les pédagogues causent par leur

silence un malheur, et punissent par dessus les enfants pour le tort qu'on leur a fait». Ici, plus que partout, ailleurs dans la vie sexuelle, l'enfant est seul. Il n'y a personne pour recevoir ses confessions, ni parents, ni maîtres. Il se gardera bien de leur faire part de ce qui se passe en lui car on lui a refusé toujours et volontairement les explications qu'il réclame et qu'il attend; il sent bien qu'il commet une action coupable, mais la confiance n'étant plus, il craint la réprimande et tout se passe en cachette à l'insu des seuls responsables. De nouveau, les confidents seront les camarades. On en parlera et on se donnera l'exemple, les innocents seront contaminés et peu à peu le vice s'implantera toujours davantage et acquerra avec les années, une puissance qui s'exercera sur tous les actes de la vie par ses effets destructeurs des plus nobles facultés humaines.

L'enseignement sexuel étant admis à cause des nombreux écueils semés le long de la vie des jeunes, la première question qui se pose ensuite est celle-ci: qui doit donner cet enseignement?

L'existence des enfants se passe dans deux endroits principaux: à *la maison* et à *l'école*. Par conséquent, c'est aux parents et au corps enseignant qu'il incombe d'instruire la jeunesse sur la vie sexuelle.

Il serait intéressant de connaître la réponse que nous feraient les parents d'aujourd'hui si, une fois admise la nécessité de donner un enseignement sexuel à leurs enfants, nous leur propositions de commencer dès maintenant. Je ne crois pas me tromper en affirmant que la grande majorité nous dirait à peu près ceci: «Je ne me sens pas le courage, je me gêne, je n'ai pas les aptitudes nécessaires, je crains de faire plus de mal que de bien» ou encore, et cela nous rapproche du véritable état des choses, «j'ignore tout ce que vous me demandez». Certes, beaucoup de parents éprouvent le devoir d'avertir leurs fils ou leurs filles au moment où ils vont quitter le toit paternel. Mais cela se fait d'une façon toute rudimentaire et revient, en somme, à cette phrase schématique: «Si tu te conduis mal, je te coupe les vivres». La perspective de se sentir un jour les poches vides et le ventre creux peut jusqu'à un certain point retenir le jeune homme ou la jeune fille sur le chemin de la vertu; mais on a pris le pli de tout cacher et le fossé qui s'est creusé depuis

longtemps ne cessera pas de favoriser l'ignorance des parents sur les faits et gestes de leurs enfants. Non, l'enseignement n'est pas et ne doit pas être une menace, mais, au contraire, un acheminement vers la confiance et la droiture mutuelles. S'il est difficile aux parents d'aborder cette question, c'est avant tout parce qu'ils sont sous l'influence de la tradition fausse et obscène de la vie du sexe, puis, parce qu'ils ignorent, comme tout le monde en général, les plus simples notions de ce sexe et qu'ils ne savent pas comment entamer le sujet. Il est donc nécessaire d'acquérir des connaissances, de faire soi-même son éducation avant de l'appliquer à autrui, de posséder son sujet pour en faire profiter ses élèves. Ces connaissances ne forment pas une matière très considérable; elle est rapidement apprise. Elle fait l'objet de brochures et d'ouvrages que les parents étudieraient. Toute maman consciencieuse se procure un guide sur l'hygiène du nourrisson et de l'enfant. On complètera dans l'avenir ces livres si utiles en ajoutant un chapitre spécial sur l'hygiène sexuelle. On a proposé aussi de réunir les parents le soir, pour les entretenir de sujets divers ayant trait à l'éducation et à l'hygiène. Il faudra développer les réunions de mères qui existent dans chaque ville et prier Messieurs les papas de condescendre à accompagner leurs épouses. Le médecin de famille pourra être consulté et prié à l'occasion d'une de ses visites de donner quelques conseils. En somme il ne manque pas d'occasions de s'instruire et ces occasions se multiplieront pour peu que l'idée que nous défendons fasse des progrès. Il semblera peut-être une utopie de croire de nos jours, à un intérêt approfondi des parents pour l'éducation de leurs enfants, alors que toute préoccupation a l'air de se porter ailleurs. Je souhaite d'avoir tort. Seuls les parents connaissent le caractère de leurs fils et de leurs filles, seuls ils ont à cœur leur santé et le développement de leur intelligence et de leur individualité. C'est à eux de faire le premier pas et de combler cette grosse lacune que la tradition a laissé béante.

Mais les parents ne sont pas seuls responsables de l'éducation de leurs enfants. L'école, les maîtres et les camarades exercent chaque jour leur influence directe sur l'orientation de la pensée et du caractère. L'école doit aussi prendre part à l'enseignement sexuel.

A cette seule affirmation, on me dira que ni l'instituteur ni l'institutrice ne sont qualifiés pour donner cet enseignement, qu'ils ne désirent pas non plus le donner, conscients qu'ils sont de leur incompétence et du risque de faire plus de mal que de bien. Nous retrouvons les mêmes objections que nous ont faites les parents, et cela revient à dire qu'à la base de toutes ces hésitations, nous constatons l'ignorance de ce qu'on exige d'eux. Mais d'abord pourquoi faire intervenir l'école dans cet enseignement? Il y aura toujours des parents à qui le sujet répugnera, qui ne se sentiront pas de taille à aborder un thème que la tradition relègue dans les bas-fonds des passions humaines et nous pensons surtout à la foule de ceux auxquels manquent la culture de l'esprit, la délicatesse des sentiments, le souci des préoccupations supérieures de l'intelligence et du cœur et qui sont incapables de formuler en quelques mots un enseignement quelconque. On ne se représente pas, en effet, un manoeuvre rentrant le soir fourbu de son travail physique et répondant aux questions de sa petite fille par les mots qu'il faudrait. Cet état des choses, qu'on ne réussira jamais à modifier, créera des différences fondamentales entre les élèves d'une même classe par exemple. Les uns seront instruits, les autres pas; les uns auront appris ceci, les autres cela. Or, une classe forme une petite tribu dont les membres sont étroitement unis par le travail et l'étude en commun. Il s'établit des amitiés, des camaraderies inévitables; les conversations vont leur train, l'exemple est contagieux à cet âge et si l'enseignement n'est pas uniforme, celui des parents risque fort d'être compromis par les racontars des polissons qui en savent plus qu'ils devraient ou qui, dans les milieux où ils vivent, la promiscuité funeste, les logements surpeuplés, ont appris la vérité nue et crue. Il faut donc que tous les élèves d'une même classe acquièrent les mêmes connaissances et soient placés devant la vie sexuelle sur un pied d'égalité complète: cela n'est possible que par l'enseignement sexuel à l'école. Il est évident que le corps enseignant ne peut pas se mettre à instruire sans une préparation suffisante. La théorie sera apprise au moyen de traités spéciaux. Des cours sur l'hygiène et la pédagogie sexuelles seront institués et rendus plus ou moins obligatoires aux futurs instituteurs et professeurs de l'école secondaire. Il y aura des conférences fré-

quentes entre le corps enseignant et le médecin des écoles où l'on signalerait telle observation, où l'on discuterait la façon de procéder. Les sociétés pédagogiques pourraient, de temps à autre, mettre à l'ordre du jour de leurs séances, la discussion de ce thème. Enfin, des exercices pratiques, sous la direction d'un spécialiste, familiariseraient les éducateurs de nos enfants avec la vraie manière de l'enseignement sexuel. Il ne serait pas nécessaire que tous les membres du corps enseignant fussent à la hauteur d'une tâche qui, pour une raison ou pour une autre, répugnerait à l'un d'entre eux. Il suffirait que quelques-uns, instituteurs ou institutrices, se spécialisassent dans ce domaine ou que simplement le professeur d'histoire naturelle fit une étude approfondie du sujet.

On a dit souvent que l'enseignement sexuel est l'affaire du médecin et de personne d'autre. Si je connais bien mes confrères, je suis certain que la plupart se récuseraient en prétextant leur incompetence. En effet, à aucun moment de leurs études médicales, ils ne furent mis en présence de la vie sexuelle, si ce n'est pour voir les conséquences de sa déchéance sous la forme des maladies vénériennes. Les traités de physiologie n'en parlent guère et la médecine l'a ignorée jusqu'à ces derniers temps. La Faculté se trouve, à peu de chose près, aussi éloignée que les parents et les maîtres.

Le problème qui nous occupe comporte encore une troisième question, la plus discutée, mais à laquelle je ne puis donner qu'une réponse incomplète, car son étendue est vaste. Cette question est celle-ci: Que doit être l'enseignement sexuel et à quel âge doit-on commencer?

Il faut tout d'abord se représenter clairement le but que nous voulons poursuivre. Toute la pédagogie sexuelle est une mesure préventive, prophylactique, selon le terme médical, et c'est à ce point de vue seul que nous devons l'envisager. Cette prophylaxie vise aux deux points suivants:

1. Prévenir autant que possible chez les élèves des classes inférieures l'onanisme et l'infection de l'esprit par une interprétation fausse et malsaine de leur sexe.
2. Prévenir les rapports sexuels avant le mariage en rendant la chasteté rationnelle et facile par la déviation de l'instinct au moyen d'une instruction et d'une éducation appropriées.

L'expérience a montré que la puberté n'est pas une période de l'existence limitée à quelques années seulement, mais que, bien avant son éclosion, une certaine activité sexuelle incoordonnée, il est vrai, existe. L'enseignement devra donc commencer le plus tôt possible, dès que l'enfant a l'âge de comprendre. Il serait faux de vouloir attendre pour commencer que le jeune homme, la jeune fille aient grandi, car on arriverait trop tard. Nous ne cherchons pas, par cet enseignement, un avertissement seulement, mais bien plus, l'implantation dans la vie physique et morale de la jeunesse d'une conception à la fois naturelle et élevée de leur sexe et de ses fonctions. En outre, il serait plus difficile pour les parents, d'aborder le sujet auprès d'adolescents et je ne me figure pas une mère parlant de ces choses à son grand gaillard de fils de 17—18 ans qui, certainement, en sait déjà plus long qu'elle.

Voilà pour l'âge, et maintenant que doit être cet enseignement? On se figure volontiers, lorsqu'on entend parler d'enseignement sexuel, que le père ou la mère, l'instituteur ou l'institutrice, prenant leur courage à deux mains, s'avanceront au-devant de leurs enfants ou de leurs classes, l'air grave et circonstancié, en disant à peu près ceci:

» Mes chers amis, j'ai à vous parler aujourd'hui d'un sujet très sérieux, et vous allez m'écouter avec beaucoup d'attention, etc., etc. ».

A ces mots, l'enfant dressera l'oreille et sa première pensée sera: Oho! il va se passer quelque chose d'extraordinaire! Quiconque agirait de cette façon serait sûr de manquer son but et d'obtenir un résultat lamentable.

Comme tout enseignement, celui qui nous occupe doit être progressif et adapté à l'intelligence, au degré d'instruction de chaque enfant auquel il s'adresse: or, il est de toute importance, en abordant le sujet pour la première fois, auprès d'enfants censés être ignorants, de le présenter sous la forme la plus naturelle et la plus simple, autant dire dans son rôle véritable. C'est donc qu'il faudra éviter tout apparat, tous longs discours où l'on risque à chaque instant, de trébucher sur une difficulté, où la parole s'emporte sans qu'on le veuille et s'imprime dans cette matière si souple qu'est un cerveau d'enfant. Au contraire, l'enseignement sexuel se fera seulement à la faveur d'une oc-

casion propice, et ces occasions ne manquent pas. A la maison, on répondra aux questions de l'enfant, lors de la naissance d'un petit frère, en observant la nature, les animaux, les fleurs, les nids d'oiseaux; à la cuisine, en vidant un poisson, une volaille; lors d'une lecture, en regardant les images, etc., etc. A l'école, la leçon d'histoire naturelle est l'occasion de choix, où tout doucement en partant des animaux pour en arriver à l'homme, on remontera cette échelle magnifique où la nature a déposé à chaque échelon ses plus riches trésors. Puis il y aura les promenades à la campagne où l'intimité des maîtres et des élèves se fait plus étroite, et je songe encore à ces instants précieux, où vers la fin de la leçon, le maître, voyant sa classe inattentive et lasse, quitte le sujet et lit une belle histoire. Ces quelques instants, précédant le son de la cloche, seraient employés en tirant des exemples de la nature entière à montrer cet instinct merveilleux qui pousse tout être vivant à perpétuer son espèce, et comment, chez l'homme, il est arrivé à cet état idéal, où, loin d'être vil et obscene, il est entouré d'amour. Les compositions ayant pour thème la famille, la mère, etc. seraient commentées dans le sens, toujours le même, de la noblesse du rôle de tous dans le domaine du sexe. Tout cela revient à dire que l'on doit parler du sexe et de tout ce qui lui appartient, comme de choses naturelles, pures et belles, pas du tout extraordinaires, et ce sera le premier antidote contre le poison moral qui s'infiltre déjà à l'âge où l'on apprend à lire.

Ainsi, peu à peu, à mesure qu'ils avancent en âge, à mesure que l'instinct se développe, le jeune homme, la jeune fille seront élevés tout simplement dans la connaissance des phénomènes qu'ils observent en eux ou chez autrui. La puberté fera l'objet d'explications nouvelles; l'apparition des règles chez la jeune fille, la transformation physique et morale chez le jeune garçon. L'âge, le développement de l'intelligence, la somme des connaissances acquises aidant, on pourra alors parler ouvertement, par des causeries, des conférences, des leçons spéciales. Il n'y aura plus lieu de craindre une interprétation erronée de la part des jeunes auditeurs, car les principes essentiels auront été semés depuis longtemps et porteront leurs fruits pour peu que la surveillance et la confiance mutuelles soient entretenues constamment. Ces causeries générales auront lieu spécialement

à l'intention des jeunes gens qui vont quitter l'école pour entrer en apprentissage, c'est à dire dans la vie rude et brutale de tous les jours. Elles auront lieu également devant les écoles spéciales (techniques, commerciales, etc.) et plus tard encore, devant les étudiants et les recrues. Ici, tout spécialement, on enseignera la façon de se comporter avant le jour du mariage, les dangers physiques et moraux des rapports extramatrimoniaux, les avantages de la chasteté et les conditions de sa pratique. Ici, enfin, on fera intervenir le médecin, mais aussi le médecin spécialisé dans ce domaine, et qui ne craindra pas, ainsi qu'il arrive trop souvent, de parler au cœur aussi bien qu'à l'intelligence.

Que doit être encore l'enseignement sexuel?

Je ne puis pas, dans le cadre restreint d'une leçon, vous exposer en détails la matière à traiter, et je laisse de côté également les nombreux et importants facteurs d'ordre hygiénique et moral dont se compose l'éducation sexuelle proprement dite. Je voudrais, toute fois, examiner encore une face de la question, qui est l'objet de différences assez marquées entre les pédagogues et les fanatiques d'un système ou d'un autre. Les uns, en effet, et parmi eux les hygiénistes, les médecins, ne veulent y voir qu'une description plus ou moins détaillée de l'appareil génital et de ses fonctions, des perversités et des maladies qui le menacent, des règles d'hygiène et de diététique qu'il convient d'observer pour permettre à l'individu de rester chaste jusqu'au mariage. Les autres, et ce sont en général des ecclésiastiques ou des pédagogues religieux, considèrent cet enseignement comme étant uniquement moral, dans lequel on fait abstraction intentionnellement de toute allusion à l'instinct sexuel, à ses manifestations, à sa puissance et à ses dangers pour ne mettre en avant que la notion du péché de la chair, et réveiller chez l'individu le travail spirituel qui lui permettra de lutter contre la corruption de son âme.

Ces deux matières sont également critiquables, car elles sont l'une et l'autre incomplètes et ne peuvent avoir aucun résultat pratique auprès des jeunes auditeurs auxquels elles s'adressent.

Toute la question sexuelle se compose d'une partie hygiénique et physique, et d'une partie psychique, morale et sociale.

Hygiénique et sociale à cause de la participation de notre organisme à l'acte sexuel proprement dit, à cause du fonctionnement des organes génitaux, de l'instinct plus ou moins exubérant qu'ils font naître, à cause aussi du dérèglement de l'instinct, des perversités et les maladies vénériennes. Le côté psychique se retrouve dans les phénomènes nombreux et variés de la pensée, des sentiments, des sensations, qui aboutissent à l'amour ou simplement au désir sexuel, ce qui n'est pas toujours synonyme. Le côté moral est fait de toutes les qualités de l'homme dont la vie sexuelle est conforme aux bonnes mœurs d'un pays ou d'une race donnés, de la supériorité de l'être humain dans ce domaine étendu à tous les êtres vivants, du maintien de cette supériorité en mettant en jeu tous les facteurs propres à sauvegarder par la vie spirituelle et intellectuelle, la pureté et la grandeur des relations entre les sexes. Enfin, le côté social comporte tous les phénomènes issus de la non observation de son institution la plus sacrée, le mariage, tels que la prostitution, les filles-mères, les enfants illégitimes, les crimes passionnels, les divorces, etc.

Un enseignement, pour être complet et par conséquent efficace, devra comprendre toutes les faces de la question, mais pas toutes à la fois. J'ai insisté sur le caractère progressif de l'enseignement; et j'y reviens pour indiquer les inconvénients des méthodes qui n'en tiennent pas compte. Que dire d'un enseignement purement scientifique? Sa place est réservée aux débuts, alors que l'instinct ne s'est pas manifesté, où les sensations et le mauvais exemple n'ont encore que peu de prise sur l'enfant. Mais cet enseignement, aussi attrayant qu'il puisse être, et bien que l'étude objective de la vie sexuelle de l'homme se rapproche dans des conclusions de la morale la plus austère, n'aboutirait pas à l'âge où la jeunesse se sent profondément troublée par des appétits physiques d'une puissance extraordinaire, et qui demandent, pour rester dans leur rôle le concours d'agents spirituels et moraux. Sans hygiène morale, toute hygiène corporelle est sans valeur dans la vie du sexe. Un enseignement uniquement moral, par contre, n'est pas seulement d'aucune efficacité, mais l'expérience a montré qu'il présente des dangers. Il ne retrouve son utilité qu'auprès d'individus parfaitement au courant de la vie sexuelle physique, ou

dont l'esprit est formé par leur éducation, à recevoir les préceptes d'un ordre supérieur. Ce genre d'enseignement sous-entend une foule de choses que l'imagination happe avidement au passage, pour les amplifier et les fausser. Or, c'est ce qu'il faut éviter. Aucun mystère ne doit subsister, aucune fausse prudence. Lessing disait déjà dans son éducation du genre humain : « Il faut dire à l'enfant la vérité, rien que la vérité, mais pas toute la vérité ». Il serait insensé de parler à nos écoliers de maisons de tolérance, de prostitution, de maladies vénériennes. Mais à quoi bon, d'un autre côté, alors que nous voulons qu'ils aient de leur sexe les notions les plus naturelles, les plus simples et les plus élevées, mêler à toute la beauté des phénomènes de la nature, l'idée du mal, la conception du péché. Ce système est dangereux aussi lorsqu'il s'agit d'éclairer les adolescents sur les conséquences de l'onanisme. A ce propos, Havelock-Ellis, le sexologue anglais, cite une lettre d'un directeur d'une des grandes écoles d'Angleterre qui illustre fort bien le péril que je veux signaler. Ce directeur écrit que son prédécesseur, ayant remarqué que l'onanisme sévissait parmi ses élèves, entreprit une campagne acharnée contre ce vice. Plus on en parlait, plus il régnait, car les élèves, ainsi qu'on l'apprit plus tard, avaient conclu des discours de leur maître, que ce péché si grave, devait avoir quelque chose de bien attrayant pour qu'on ose le commettre quand même. Le directeur termine sa lettre par ces mots : „Je suis persuadé que la seule manière efficace est celle qu'un médecin emploierait du reste aussi, c'est-à-dire d'enseigner aux jeunes gens les effets pernicieux de ce vice pour leur santé et leur caractère. Dès qu'on attaque le mal du point de vue du moine, il devient une épidémie ». C'est parfaitement juste. Les jeunes n'aiment pas qu'on leur fasse la morale : ils s'en méfient et parfois avec raison. Ils aiment la vérité, la clarté et la franchise ; ils la désirent et ils en ont le droit. Cette ancienne méthode, où l'on prêchait plus qu'on enseignait, où l'on cachait sous de belles phrases faciles et certes d'une inspiration très élevée, son ignorance de la vie sexuelle, a fait naître précisément ce préjugé que nous avons rencontré tout à l'heure et qui veut qu'en instruisant la jeunesse, on lui fasse plus de mal que de bien. C'est pourquoi aussi tant de gens, tant de brochures, en insi-

nuant au lieu d'expliquer, ont obtenu des résultats désastreux. Tout ce que le jeune homme, la jeune fille désirent savoir des relations entre les sexes, des phénomènes qu'ils ressentent, était laissé de côté ou à peine entrevu. On les abandonnait à la fantaisie qui les utilisait à son gré, dans un but plus ou moins avouable. Il faut que la morale ait son mot à dire, mais il importe qu'elle reste dans son rôle, en intervenant au bon moment, quand on la réclame, pour réveiller en face de l'instinct qui menace de tout envahir, les forces qui somnolent dans tout être humain, sa volonté, son sentiment des responsabilités, sa conscience, son aspiration vers le bien. Il ne faut pas qu'elle s'impose et qu'elle commande: il faut qu'elle règne, mais ne gouverne pas. On constate du reste que c'est bien ainsi que son rôle est considéré de nos jours. Elle laisse à l'étude scientifique, aux explications des choses de la nature, la place importante qui leur revient pour n'entrer en scène qu'au moment où son influence bienfaisante collaborera à l'obtention du même résultat. En effet, c'est bien une collaboration que nous voulons, sans laquelle tout effort est vain et par laquelle les deux méthodes aspirent à un idéal identique, une vie sexuelle à la fois normale, naturelle et saine.

L'intervention de la morale, telle que je l'entends, ici, ne doit pas être confondue avec l'éducation du caractère, dont j'ai déjà fait remarquer la place prépondérante dans l'éducation sexuelle.

Je m'arrête ici et je me résume en formulant les thèses suivantes:

Le dérèglement de l'instinct sexuel qui, de tout temps, a sévi parmi la jeunesse, entraînant pour elle les conséquences sonnalité, est en grande partie le fait d'une ignorance de la vie sexuelle est du laisser-aller qui en résulte. Pour y remédier, il est de notre devoir d'instituer l'enseignement sexuel à la maison par les parents, à l'école par les maîtres. Cet enseignement sera progressif et adapté à l'âge et au degré de développement des élèves. Il sera aussi complet que possible et se poursuivra jusqu'au mariage.

L'enseignement sexuel ne s'imposera jamais. Il visera avant tout à une conception simple, naturelle et normale de la vie sexuelle, à sa grandeur et à sa pureté, à la responsabilité

dont elle revêt chaque être. Pour remplir ce but, et par là être de quelque utilité, cet enseignement ne sera jamais donné sans une préparation suffisante de la part de celui qui s'en chargera; les moyens de cette préparation doivent être fournis largement et se répandre dans tous les milieux.

Est-ce tout? J'ai voulu, par ces quelques mots, vous donner un aperçu du problème de l'enseignement sexuel, tel qu'il se présente aujourd'hui, fort incomplet, il est vrai. Je me rends compte que je n'ai pas mentionné les règles d'hygiène, la diététique, des dérivatifs de l'instinct. Permettez-moi de vous dire que ces facteurs excellents au point de vue de la santé générale, ne jouent pas, ni dans l'instruction, ni dans l'éducation sexuelle, le rôle qu'on leur octroyait jadis. Je me suis, du reste, attaché à l'enseignement seul.

Il ne manquera, certes pas, de sceptiques, à qui nos efforts et nos affirmations paraîtront puérils et qui, le sourire aux lèvres, nous diront: «Le monde est ce qu'il est, ses faiblesses et ses vices dureront autant que la croûte sur laquelle vivent les hommes, et ce n'est pas un peu plus de connaissances qui tiédira l'impulsion de l'instinct capable en un tour de main de renverser les plus forts.» Il est indispensable, dans la recherche de toute vérité, d'être armé d'optimisme, mais cela ne veut pas dire qu'il faille se bercer d'illusions. Je ne prétends pas, cela va de soi, que l'enseignement que je préconise, opèrera les miracles d'une transformation radicale des mœurs, et que nous verrons sous peu les hommes et les femmes se conduire entre eux comme l'exigent leur situation supérieure et leur félicité. Nous entrevoyons cependant, grâce à lui, un acheminement vers une situation plus équitable et plus naturelle de l'individu à l'égard de son sexe, et n'obtiendrait-on, par l'enseignement sexuel qu'un renforcement de la responsabilité, qu'un état conscient, au lieu de l'ignorance ou du laisser-aller, il vaudrait la peine de le tenter.

Nous aurons toujours à compter, autant que durera le monde, avec des malades, des dégénérés, des irresponsables de toute farine, chez qui les appétits physiques l'emporteront sur leurs facultés supérieures, et nous n'aurons que peu d'influence sur certaines hérédités ineffaçables. Faut-il, pour une

minorité, renoncer à nos efforts qui ne visent à rien moins qu'un peu plus de bonheur dans le monde, en suivant ceux de la nature elle-même, qui, depuis un nombre incalculable de siècles, poursuit son travail de transformation et de progrès?

Ainsi que toute innovation, nos idées paraîtront subversives à plusieurs; il faut que l'œuvre d'assimilation se fasse, et elle se fera certainement. Des parents, peut-être, en m'écoutant, se seront dit: «Mon fils (ou ma fille) a reçu une éducation parfaite, il se conduit à ma satisfaction, il n'est jamais exposé au mal; je ne vois pas la nécessité de lui enseigner des choses dont il n'a que faire, il n'y pense même pas». Je souhaite que ces parents ne se trompent pas. Mais, s'il y a des privilégiés et des forts dès le berceau, nous pensons à la grande masse de ceux qui, dès leur plus tendre enfance, sont en contact journalier avec le vice sous toutes ses formes, l'explosion de passions viles et les spectacles les plus impudiques. Il n'est guère de père ou de mère, je pense, qui ne se soit dit en contemplant le regard limpide et confiant de son enfant, reflétant la candeur d'une âme sans tache, qu'un jour viendra où la vie se chargera d'y verser ses immondices qui le souilleront pour toujours. Il ne tient qu'à nous que cela n'arrive pas, et que nos fils et nos filles se trouvent en face des dangers qui les menacent, forts et confiants en l'affection et l'éducation qu'ils auront reçues. Cela leur permettra aussi de servir leur pays un peu mieux que nous le servons nous-mêmes.